

# Ni chronotope ni top chrono

Dans la lutte que se mènent au sein du capitalisme les forces antagoniques qui le constituent, le temps social constitue un enjeu socio-politique majeur car sa mesure, son contrôle, son accélération ou son ralentissement, son homogénéisation ou sa fragmentation, sont au cœur de la maîtrise de la valeur économique, et donc du pouvoir. Pouvoir donc sur ce qui fonde la matérialité de nos conditions respectives d'existence: l'économie. Penser le dépassement du capitalisme, penser les possibilités d'en sortir, pose la question essentielle de la manière dont nous voulons et dont nous cherchons à nous rapporter au temps et à son usage commun, à nous en décaler ou à nous soumettre à son injonction obsédante: "Dépêche-toi" ! Cet ordre est profondément ancré dans l'histoire du régime d'existence et de production capitalistes, de Taylor et de Ford à la recherche du moindre mouvement perdu jusqu'à la bourse aux affaires et à l'obsession managériale contemporaine pour le changement et pour la dispersion générale. C'est pourquoi, depuis maintenant un siècle et demi au moins, dès que le petit d'homme occidental acquiert son premier geste essentiel d'autonomie - la marche- cet ordre ne cessera plus de le poursuivre, jusqu'à la mort. "Allez, dépêche-toi ! on t'attend !", résonne communément à nos oreilles. Il fonde peut-être l'élément-clé de ce que l'on pourrait nommer la culture globale, la culture cosmopolite, la culture hégémonique de l'homme blanc, du modèle business man, l'homme qui a tant d'affaires à faire, et à défaire...

Pourtant l'histoire raconte qu'il fut un temps... sans temps, un temps où la question de prendre le temps ou de l'accélérer ne se posait guère parce que le temps de notre activité humaine collective, ou de sa mise au repos, était déterminé par ce temps sur lequel nous n'avons pas (encore !) de prise: le temps qu'il fait.

## 1. Il était une fois un temps... sans temps

Faut-il rappeler qu'il y eut bien un temps avant le capitalisme. C'était le temps d'abord de l'activité agricole, l'activité aux champs, de maraîchage essentiellement. Avant la période d'enclosures<sup>1</sup> qui marqua la bascule vers le régime économique actuel et à l'exception des activités pastorales répandues dans les montagnes, rythmées par le temps des transhumances et des gestations, l'activité d'élevage se résumait souvent à faire paître de maigres troupeaux sur des terrains communaux, laissés libres d'accès. Le temps d'alors, le temps d'activité, le temps propice à la réaliser, le temps pour l'accomplir (avant les grands froids ou les fortes chaleurs, avant l'orage qui menace ou la nuit tombante), était complètement déterminé par son homonyme: le temps qu'il fait. Peut-être fut-il un temps d'ailleurs où ce mot ne recelait pas la double signification qu'il a prise aujourd'hui. Temps du matin, temps de midi (expression encore usitée aujourd'hui), temps vespéral, journée rythmée par les prières quotidiennes sonnées par les clochers des églises : matinée, none, vêpres, etc. Temps du gel ou du dégel, temps de pluie ou de sécheresse, temps de gros vents ou temps de la douce bise, temps et rythme du ressac, de la houle montante ou descendante. Temps du coup de labourer, de

---

<sup>1</sup> Pour bien connaître cette période des enclosures et ses enjeux politiques, lire « La grande Transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps », Karl Polanyi, Gallimard, 2009, et "Le Temps des Bûchers", Appendice A au livre "Femmes, Magie et Politique", Starhawk, Ed. Les Empêcheurs de Danser en Rond, Paris, p.255 à 298.

semer, de biner, d'éclaircir, de récolter, de faner, de moudre, de mettre au sec, de glaner, de conserver pour les temps rudes de l'hiver...

Le temps est cycle, de croissance et de décroissance, de germination et de pourrissement, de naissances et de décès. Il a ses tonalités répétitives et ses brusqueries changeantes, dont on cherche à anticiper les effets en lisant ses signes annonciateurs, à défaut de pouvoir en influencer la nature, les apparitions et les éloignements, les soubressauts parfois violents et semant la maladie et la mort. Cycle du jour, cycle lunaire et cycle des marées, cycle saisonnier. Le temps est perçu, vécu, à l'intérieur même d'un processus de changement naturel permanent dont on est soi-même un élément : dans la nature, comme chez nous, dans nos corps et sur nos visages, rien n'est aujourd'hui comme hier. Le temps nous marque, nous burine, nous fortifie puis nous affaiblit.

Bien sûr, il y avait déjà une prise partielle, maîtrisée, sur l'activité productive proprement dite mais les machines usuelles qui la rendaient possible dépendaient elles-mêmes d'une force extérieure peu fiable, du moins dans sa capacité temporellement répétitive: les muscles humains et animaux, ou la force de l'eau et du vent, aux performances changeantes par nature. Ceci rendait la durée même de chaque tâche aléatoire, peu prévisible. Les hommes n'étaient donc pas intéressés par son décompte exact. L'ouvrier agricole, souvent un errant, un abandonné ou un banni de toute famille, était alors payé en nature, logis, nourriture et vêtement de base. Parfois s'y ajoutait une paie à la journée.

A la campagne, il en allait de même pour l'activité artisanale, qui venait occuper le temps restant, et dont le contenu était lui-aussi déterminé par l'évolution saisonnière ("quand le temps le permet"), comme le travail de la laine ou du lin et la confection de paniers, de vêtements, de chapeaux et de chaussures, l'entretien (ou l'auto-construction) du logis, la fabrication et la réparation des outils... La durée de ces temps ici aussi était fonction de la matière, de sa résistance naturelle, de sa qualité, parfois même du "temps qu'il fait" une fois encore, et du savoir-faire accumulé au cours du temps, singulier et inégal entre chacun : le temps de dénouer et de filer, de chauler, de taner, de laisser sécher, de polir... Le savoir-faire de certains leur permettait de produire "à la commande", se faisant payer à la pièce en se tenant à des délais souvent longs et prévisibles : vêtements et chapeaux pour l'été, lainages divers pour l'hiver, robes et costumes pour des mariages, des baptêmes, ou les fêtes principales du calendrier religieux. D'autres vont à la ville, écouler leurs excédents sur les marchés d'été ou le fruit d'un travail hivernal plus systématique, ils partent parfois pour longtemps, ils y vendent à la pièce, en prenant le temps de marchander, de fixer à deux le juste prix.

## **2. Lutter dans la société chronotope**

L'horloge apparaît au XIe siècle déjà, sur les églises et les beffrois, symboles des premières libertés communales conquises mais elle n'envahira tous ces clochers qu'au XIVe et les foyers domestiques deux siècles plus tard. Le pendule est inventé en 1657 et la trotteuse permettant le repérage des secondes n'apparaîtra elle qu'au XVIIIe. Certes l'enclosure (qui mit quatre siècles à s'imposer définitivement en Angleterre, à l'aube du XIXe) et le primat de la propriété privée des "moyens de production" (foncier, immobilier, outil et infrastructure industrielle, finance), le développement de la machinerie et du transport à vapeur, vont constituer autant

d'innovations techniques, légales et économiques permettant le passage de l'artisanat domestique à la manufacture ou la fabrique, puis à l'usine et aux effrayants puits de mine vers le XVIIIe et bien sûr le XIXe siècle, bref à l'avènement du capitalisme industriel. Mais l'horloge constituera elle-aussi un élément central en permettant qu'au cœur de l'économie, s'impose désormais la mesure du temps. Celle-ci deviendra l'un des instruments majeurs de l'asservissement des peuples à une économie structurée autour du marché lucratif.

### Le temps mesuré

Certains présentent pourtant "la mesure de la valeur du travail par le temps" comme une conquête de la majorité des *ouvriers* sur le système qui prévaut jusqu'à la moitié au moins du XIXe siècle. Dans ce système, le *marchandeur* est le personnage pivot, c'est lui qui négocie avec un donneur d'ordre, un commanditaire, le prix d'un ouvrage à réaliser: arrachage du charbon d'une taille ou d'une veine, débarquement des marchandises d'un bateau, réalisation de telle partie de la construction d'un bâtiment (fondation, charpente, plafonnage, couvage du toit, etc), commande d'une série de vêtements... Une fois le prix fixé, le "marchand d'heures" met à l'ouvrage ceux dont le travail est ainsi socialement invisibilisé, sa grande famille d'abord, ses proches, et l'un ou l'autre qu'il a pris dans son équipe, dont il loue la force de travail pour leurs qualités techniques ou humaines, leur adresse, leur servilité ou leur force physique particulière. La paie, versée à l'accomplissement de l'ouvrage et à sa réception, sera répartie arbitrairement entre chacun, par le marchandeur lui-même et selon son bon vouloir. L'instauration et la généralisation du rapport salarial, du *contrat de subordination*, à la fin du XIXe siècle, installe un rapport direct et supposé égal entre tous les *travailleurs* (marché du travail) et celui à qui s'impose désormais les prérogatives et les pouvoirs d'*employeur*. La figure du marchandeur a donc disparu. Le paiement au temps se généralise alors, en même temps que l'employeur organise dans de vastes fabriques ou ateliers la mise au travail sous son regard de ceux, les *saliés*, dont il paie les gestes productifs à la journée. Peu à peu, les usines se développent sur le modèle du panoptique, permettant la surveillance surplombante et simultanée de tous. Dans le rapport de force qui se jouent alors, l'horloge (et la pointeuse) constitueront les éléments techniques indispensables à l'installation de la domination patronale.

Car ce que permet l'horloge dans ce nouveau processus de production, c'est le contrôle instantané et la comparaison systématique, normée, à la seconde près, des performances effectives de chacun, le "contrôle du temps productif", afin que puisse être maximisée la rémunération du "risque capitaliste"<sup>2</sup>; ce que ne permettait pas la rémunération du travail à la commande, à la pièce ou à la tâche, surtout s'il était réalisé "à domicile", hors regard du "donneur d'ordre". La réalité du travail effectué, de son process, du temps nécessaire à le réaliser lui échappait alors. Seul comptait, était évalué comme éventuellement probant, le résultat, l'ouvrage livré. Si les artisans, et ils le firent, s'organisaient pour la fixation des prix, arguant communément du temps que ça demandait, de la pénibilité ou de la complexité des opérations à affectuer, du savoir-faire qu'elles nécessitaient, le payeur, qui n'y connaissait rien, ne pouvait rien à voir à y redire. Désormais, le paiement au temps, à la journée, puis à la

---

<sup>2</sup> Il s'agit du risque qu'est supposé prendre l'investisseur industriel pour financer des systèmes productifs d'une ampleur et d'une concentration telles que cela nécessite en effet au départ des dépenses considérables en capital mort, infrastructure et machines.

semaine (et bien plus tard, au mois pour les “employés”), qui assure jour après jour une garantie relative de revenu en monnaie sonnante et trébuchante, coûtera au salarié la mise sous contrôle, puis sous ordre d’ingénieurs, du moindre de ses gestes, découpés, analysés et formatés à l’aide de “chronomètres”. C’est à un véritable système disciplinaire que Taylor d’abord puis Ford, aux Etats-Unis, soumettront les corps de ceux qu’ils assujettissent par milliers à un travail répétitif, abrutissant et aliénant, dans d’infernales chaînes de production qui imposent aux corps réifiés la cadence à suivre.

### **Le temps assujetti**

Le capitalisme fordiste qui se développe surtout dans l’entre deux guerres se caractérise par un découpage des journées de labeur en trois périodes assez distinctes, ce que ne connaissait pas encore les débuts du capitalisme, où le temps quotidien de ceux qu’il avait contraints à quitter les champs se découpaient alors en deux périodes seulement, auxquelles il aura fallu des années pour les discipliner: le temps de production, du travail aliéné, à l’usine, à la mine ou à la fabrique, temps rigide, fixe, soumis, quasi sans pause; et le temps de la reproduction, temps de la récupération des forces épuisées.

Il existe de nombreuses manières pour les travailleurs de résister à leur mise à la chaîne et à l’assignation au temps mesuré qui passe. Il y a d’abord cette résistance, passive et destructrice, à ce qui, alors, leur apparaît absurde: jusque là, eux et leurs aïeux produisaient ce dont leur famille, voire leur communauté rurale d’existence, avaient besoin en nature et en quantité, avec parfois ces petits sur-plus vendus sur l’un ou l’autre marché de la région. Désormais, il leur est ordonné de produire en série illimitée, jusqu’au bout de leur force, dans un rythme qui leur est compté et imposé, des objets identiques, dont eux-mêmes pourraient très bien n’avoir jamais la moindre utilité. Et ça résiste mais l’enclosure de terres labourables et glanables interdit tout retour au mode de vie rural. Alors, c’est le temps chaotique du cabaret et de l’assomoir, du zinc, de l’alcool, qui vide la vie de ses forces, et surtout le temps de l’endettement, accéléré par des salaires sans cesse revus à la baisse pour contraindre le réfractaire de venir à l’usine, de gré ou de force.

Ca résiste aussi activement, dans l’entreprise même. Si certains patrons la jouent à la triche, en interdisant aux salariés de connaître l’heure, ce qui leur permet de raccourcir les temps de pause par exemple, ou en trafiquant carrément les horloges pour allonger la journée de travail, les salariés ne manquent pas de retourner ces arnaques en leur faveur en trafiquant eux aussi les horloges de l’usine, cette fois pour que sonne plus tôt le coup de sifflet qui les libèrera du bagne. Le temps est décidément devenu l’enjeu majeur d’une lutte de classe sans merci. Ca bloque aussi les machines, ça sabote, ça casse ou ça met hors service, le temps de souffler, de récupérer de la force. Car désormais, la vie rurale, maraîchère ou pastorale est bien loin; pour l’ouvrier comme pour celui qui s’accapare son temps d’existence, le temps est devenu... de l’argent et l’activité productive une manière de “gagner sa vie”, comme on gagne le paradis qui jamais ne viendra.

### **L’espace-temps chronotope**

Alors la lutte pour la maîtrise du temps se joue aussi sur le terrain plus organisé du politique. Une fois conquis le suffrage universel, en 1919, comme levier politique de transformation des conditions sociales d’existence, les luttes ouvrières vont un siècle durant s’attacher à

conquérir deux choses en apparence contradictoires, tout en se subordonnant peu à peu à l'autorité patronale sur la production, sur ses procédures, sur son contenu, sur le contrôle assumé du temps de travail effectif: d'une part, la réduction sous plein de formes différentes (temps hebdomadaire, âge de la pension, congés payés, etc.) et avec maintien du salaire, du temps "perdu", du temps "vendu" à l'employeur au bénéfice d'une conquête d'un "temps libre" et d'une revalorisation permanente de la part qui revient collectivement aux salariés sur la valeur ajoutée qu'ils produisent<sup>3</sup>; et d'autre part, la garantie d'un salaire en augmentation progressive, attaché au poste occupé et valorisé par l'ancienneté, permettant de faire carrière, de s'arrimer pour longtemps à la même entreprise employeuse, par ce qui deviendra peu à peu, après la crise de '74, le graal perdu de l'emploi : le Contrat à Durée Indéterminée (CDI).

Désormais, à la sortie de la première guerre donc, la vie quotidienne est compartimentée en trois zones-temps, symbolisée dès 1921 par les "3 x 8 heures": 8 heures de travail, 8 heures de loisirs, 8 heures de sommeil. En 1936, ce sont les premiers congés payés, temps libéré de toute tâche asservie et pourtant rémunéré, une véritable révolution culturelle et idéologique, et bientôt s'imposera pour tous les salariés le droit inaliénable et généralisé à la pension, avec son salaire prolongé, socialisé, nouvelle révolution qui ne dit pas son nom. Parallèlement, par temps d'économie sereine, s'instaure une relative garantie de salaire, désormais fixé non seulement au seul temps vendu, toujours mesuré au plus près (une minute de retard, et c'est une heure de salaire qui est perdue) mais aussi en fonction du poste occupé: ouvrier spécialisé, technicien, contre-maître ou porion, chef d'équipe, sous-directeur, etc. Ces postes, on les gravit année par année, souvent dans la même entreprise et toujours dans le même "métier": on naît et meurt métallo, carrier ou mineur; on est cheminot, instituteur ou enseignant de père en fils. On vit dans des quartiers de métallos, de mineurs, de fonctionnaires ou de cadres, de prolétaires ou de "grands vantrins sans kawètes"<sup>4</sup> !

C'est la vie "chronotope" qui normalisera ainsi le quotidien de la classe ouvrière, et ce durant près de 80 ans. Christian Salmon, écrivain et chercheur français au CNRS, écrit dans son livre *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*: "On pourrait parler d'un théâtre fordiste du travail pour désigner la synchronisation physico-technique des procès de travail mais aussi une synchronisation spatio-temporelle qui assurait pour les salariés la perception d'une certaine continuité temporelle structurant le travail et la vie (la carrière, la journée de travail, l'alternance travail/loisir, les congés payés, la formation permanente). Elle donnait un sentiment d'appartenance, peut-être fallacieux mais ressenti, à une entreprise collective, à la culture d'entreprise, aux grands corps de l'aristocratie ouvrière (nda: on était de Cokerill, de Caterpillar, des Acec, des dockers du port d'Anvers),...- tout autant qu'un sentiment d'expropriation et d'exploitation... Le modèle fordiste offrait ainsi un modèle stable de synchronisation productive, une certaine unité de lieu et de temps (l'usine et la journée de travail): elle définissait ce que le sémiologue russe Mickaïl Bakhtine appelait un "chronotope", c'est-à-dire une structure spatio-temporelle qui était selon lui une catégorie fondamentale de

---

<sup>3</sup> Lire à ce propos "Pour une réduction collective du temps d'emploi", Riposte.cte, Editions du Cerisier, Cuesmes, 2017.

<sup>4</sup> Cette expression en wallon signifie « grand tablier sans rien pour l'attacher»; elle désigne ceux des travailleurs qui se la "pètent", se la jouent bourgeois en apparence sans en avoir ni le revenu ni l'éducation ni le pouvoir.

la structure d'un récit."<sup>5</sup>... Des vies se passent, se font et se défont, engendrent et meurent, tels des récits de personnages de roman, dans des unités territoriales où l'on naît, grandit, va à l'école, apprend puis pratique un métier, fait ses courses, sort au cinéma ou au bal, fait du sport, se marie, fait des enfants,... meurt, puis à partir d'où on résiste et fomenté grèves et rébellions, le tout entre pairs, là où on construit, protège et transmet ses repères de classe.

### Le temps consommé

Mais que fait-on alors du nouveau temps conquis, celui du loisir, du "temps libre" ? Les familles, ainsi libérées du temps mort pour quelques heures, quelques jours mêmes en juillet ou en août, libérées du temps non finalisé si ce n'est à des projets qui ne sont pas les leurs, en font-elles un temps vivant, un temps innovant, un temps qui échapperait à l'impératif de production, voire un temps mis au service de l'insoumission collective, de la rébellion organisée ? Le capital s'occupe de ne pas leur laisser le temps d'y penser. L'après-seconde guerre mondiale va formater pour le peuple laborieux un idéal de vie *middle class, american way of life*, où, à coups de crédit, la classe ouvrière va s'offrir la consommation débridée, décomplexée, "le temps consommé", dans lequel Ford rêvait qu'elle s'engouffre, celle du tourisme de masse, des samedis "grandes surfaces", de l'éclatement fiévreux en boîte du samedi soir, de la mode vestimentaire, du "souci" marchandisé de soi, de son corps et de son psychisme, du cinéma popkorn, du Mondial, des JO et du Tour de France, des reality shows et des séries télévisées, de Disneyland et Peri Daiza, du Club Med et des plages de Benidorm ou Torremolinos, aux places publiques de nos villes, regorgeant de terrasses où dépenser les économies accumulées durant une année de souffrance au travail. Une consommation aliénante du temps, qui s'articule à un modèle de l'obsession du temps gagné (mais pourquoi faire?) grâce à l'électro-ménager, à la cuisine équipée, pour lesquels on ne refuse plus de faire des heures sup', au fur à mesure qu'augmentent les jours de congé légaux et que baisse le temps obligatoire de travail, de 48 heures à 40 en '75, puis à 39 au milieu des années '90.

Les voyages organisés, qui rentabilisent entièrement le temps des vacances jusque dans ces moindres détails, symbolisent parfaitement la pénétration dans le « temps libre » qu'opère le rythme cadencé du travail et de l'aliénation qu'il implique. On ne se construit pas, ou si peu, une identité autonome, en organisant ses activités selon un rythme personnel, en s'autorisant le temps de la rêverie, du flânage, de l'amour, de l'auto-formation, du jeu, du bénévolat tranquille, de la mise en poésie de sa propre vie, ou de la militance et de l'engagement. Au même titre que tous les objets que le travail permet de s'approprier, le loisir devient lui-même temps permanent de valorisation du capital ! Lorsqu'éclate mai '68, et « son tout, tout de suite et gratuitement », on peut dire que cette hypothèse de Ford a eu gain de cause : tout le potentiel monétaire de la production qu'il faisait produire en masse à ses ouvriers, à coups d'hypnose imposée par la répétition métronomique de la machine, ne s'effectuerait à son profit en richesse accaparée que si, en aval, les ouvriers actualisaient par leur consommation, soutenue par le crédit, la valeur potentielle produite en amont par leur travail. En dominante, ce temps du loisir, temps pourtant conquis sur le temps direct de l'exploitation, non seulement ne modifie en rien la structure même des rapports de production, mais sa dimension consumériste contribue même à mieux actualiser l'exploitation, et parfois à la renforcer par l'adhésion que la féerie hollywoodienne produit par rapport à l'idéologie

---

<sup>5</sup> *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Christian Salmon, La Découverte, Paris, p.91



marchande, celle de la société du spectacle, si bien décrite en 1967 par Guy Debord.

### **Le temps suspect**

Pourtant l'histoire n'est pas linéaire. Le temps arraché sur le temps assujéti au service de l'usine est aussi celui, minoritaire, qui contribuera au développement des clubs sportifs, des mouvements et des auberges de jeunesse, des bibliothèques, des médiathèques puis des filmothèques publiques, mais aussi d'une éducation et d'un art populaires qui peuvent s'avérer subversifs, et puis à l'émergence de l'engagement citoyen. Mais tout cela reste souvent comme quelque chose qui se construit à côté, certes souvent conscientisant et encourageant l'expérience collective, mais se déroulant sans prise réelle contre le temps aliéné. C'est la crise de '73 qui va partiellement renverser la donne.

Pendant près de quarante ans va inexorablement se développer ce qu'il faudra vite nommer un chômage de masse. Ce fait considérable ne passera évidemment pas inaperçu même si l'on peut s'étonner d'entendre aujourd'hui comme hier les mêmes rengaines politiciennes, ritournelles de gauche comme de droite, à propos du martyr qu'endurent les "exclus du travail", ce martyr dont l'arrêt immédiat doit constituer la priorité de tout gouvernement digne de ce nom, de droite comme de gauche. Car que peut-il y avoir de pire que d'être exclu de ce lieu de l'intégration et de la reconnaissance sociales, de la réalisation de soi et de l'affirmation de sa dignité de salarié, que constitue le lieu où le temps de la vie est mesuré et acheté pour être aliéné aux impératifs du temps productif ?

Un livre comme *Choming Out*, paru fin 2012, tend à démontrer que cette hypothèse qui fait l'unanimité des représentations politiques et syndicales instituées ne recouvre pas forcément la totalité de la vie en mode chômage. Les auteurs y font le relevé non exhaustif tant des affres de l'évolution du monde de l'emploi ou même de la fonction publique, que des Graeber ou Ariès disqualifient par les termes de bullshit jobs<sup>6</sup> ou de junkproduction<sup>7</sup>, mais surtout ils y font état d'une audacieuse hypothèse fondée sur une observation empirique de terrain d'autant plus probante que c'est un terrain qu'ils connaissent bien pour y avoir vécu eux-mêmes de nombreuses années : le chômage aurait été pour des milliers de "hors emploi", des années '80 jusqu'au début de l'avènement de l'Etat social actif (en Belgique, en 2002) et surtout des premiers effets de ses salves massives (une dizaine d'années plus tard), un espace-temps formidable d'innovations sociales, d'expérimentations d'autres rapports de productions, collectifs, horizontaux et coopératifs, susceptibles de fonder une pensée et une mise en œuvre alternatives à la production capitaliste. "Le chômage ne serait-il pas la solution, davantage que le problème ?", se demandent-ils en substance.

La véritable chasse aux chômeurs qui préside aux premières années du nouveau millénaire, et le marquage à la culotte, moral et administratif, qu'à la même époque mettent en route les conseillers d'aide à la personne et les coachs de retour à la confiance en soi, étaient-ils fondés sur la volonté, consciente et organisée, de casser cette dynamique politique et économique subversive ? Sans doute serait-ce relever du complotisme que de le penser. Il n'empêche : le

---

<sup>6</sup> Lire: <http://partage-le.com/2016/01/a-propos-des-metiers-a-la-con-par-david-graeber/>

<sup>7</sup> Concept développé dans *Le mésusage, essai sur l'hyper-capitalisme*, Paul Ariès, Ed. Parangon, Lyon, 2007

chômeur, s'il ne s'adonne pas obsessionnellement à améliorer son employabilité ou à mettre le marché du travail sous pression, est jugé suspect, il doit donc être repéré, sanctionné, exclu.

Ce système pourchasse bien sûr l'oisif que jettent en pâture au bon peuple qui se lève tôt les media mainstream mais tout aussi bien le "hors emploi" qui s'avère capable de s'assumer sans employeur, réfractaire à toute réinsertion sur le marché aliénant du travail, féru d'innovations sociales, forgé au fer de la débrouille collective et nourri au biberon de la rébellion politique. Celui-ci, cette figure sociale nouvelle dont on bloque désormais l'émergence, se caractérise par cette singularité historique: il fait quotidiennement l'expérience parfois vertigineuse, haletante, paniquante, dé-structurante, mais aussi enivrante et auto-constituante, de la maîtrise possible du temps ! Plus rien ou presque ne l'oblige plus à se lever ni à se coucher, à avoir un horaire, à faire de son temps un temps utilement occupé. Rien... si ce n'est sa seule volonté, sa seule détermination, sa seule motivation. Du coup, nombre d'entre ceux-là prennent le chemin inverse de leurs aïeux dépossédés, ils retournent, non sans naïveté parfois ou idéalisation, demander à la nature de leur ré-inculquer de vivre "le temps qu'il est" en fonction du "temps qu'il fait". Sous leur impulsion ou avec l'aide de leur énergie bienveillante fleurissent ou se relancent alors fermes et maraîchages biologiques, moulins artisanaux, espaces ruraux d'autosubsistance collective alimentaire, éco-villages ou plus radicalement encore, zones autonomes provisoires et zones à défendre...

Pour ceux qui restent en ville, l'innovation aussi est permanente... On ne compte plus dans certaines villes, souvent marquées du sceau de la crise industrielle, le nombre de lieux associatifs, de groupes artistiques, de centres de mobilisation politique, de radios locales, d'expériences coopératives dans le domaine des nouvelles technologies ou de l'écologie, etc., qui ont été lancés par des "hors emploi" de longue durée, sans en recevoir en retour le moindre gain financier direct. Vu de ce côté-là du prisme du chômage, celui-ci ressemble davantage à un véritable laboratoire de recherche pour une économie alternative, impliquant un rapport au temps ré-investi sur des bases mutuellement définies, qu'à un terreau de lamentations d'individus en mal d'employeurs.

### **3. Se perdre dans la société *top chrono* : "A très vite ! "**

Le néo-libéralisme prend réellement forme en Europe au cœur des années'80. Il lui faudra encore une bonne quinzaine d'années pour imprégner le management d'entreprises et faire de son ethos un nouveau mode de vie, dans lequel le rapport à l'espace d'abord s'en trouve profondément transformé. Non sans résistance, le régime "chronotope", lui, se liquéfie, emporté tant par l'explosion du web et l'envahissement de nos univers relationnels par les gsm, les i-bidules puis les smartphones, que par la chute des prix du transport aérien et le triomphe du TGV. Le monde comme village global est né. Les distances se sont soudainement raccourcies mais le temps aussi : la communication avec le bout du monde se fait désormais "en temps réel", l'avenir financier des entreprises se joue à la nano-seconde à travers des algorithmes incontrôlés, Amazon prépare votre commande du soir pendant la nuit pour vous la livrer le matin, bientôt en drone, ce nouveau gadget fantastique grâce à qui le Vice Premier-Ministre Alexander De Croo, chargé de "l'agenda numérique" (sic!) nous promet un tout proche "ré-enchantement de l'acte de consommer", devenu tellement banal.



Dans ce nouvel “environnement”, où l’espace de travail se dépersonnalise via les open spaces, où plus personne ne dispose de son bureau attitré, personnalisé, tout un chacun est désormais callable à tout moment pour servir le marché. Du coup, on part en vacances en last minute et on termine ces mails amicaux par “A vite !” ou même “A très vite !”. Il s’agit d’être, pour le boulot comme en dehors, soit en course soit sur les starting blocks : “Top Chrono!” est le nouveau mot d’ordre. Problème: une voiture de course, prête à démarrer, qui fait chauffer ses pneus en les faisant tourner sur place, frein au plancher, ça se nomme un “burn”, mot à partir duquel le psychanalyste Freudenberger formula le terme par lequel il nomma la maladie emblématique du néo-libéralisme: le “burn out”, qui signifie *griller, brûler, s’épuiser*.

### Le temps pathogène

Christian Salmon, encore lui, pose bien les symptômes du nouveau régime d’existence néo-libéral ou néo-capitaliste : “La déconstruction de l’identité spatio-temporelle de l’entreprise (propre au régime chronotopique, nda) entraîne un brouillage des coordonnées du travail bien pire que le bouleversement qu’avait entraîné l’enrôlement de la paysannerie dans la manufacture au moment de la révolution industrielle: un ordre de *dispersion* générale qui va sonner le glas de toutes les “mobilisations”, qu’elles soient protestataires ou au contraire productives, et qui se traduit par l’absentéisme<sup>8</sup> (forme à nouveau de réappropriation du temps pour soi, nda), le manque de motivation, la multiplication des symptômes dépressifs des cadres.” Quoi que... son livre montre précisément que le management lui en tout cas n’abandonne pas la partie et qu’il met en œuvre toute une série de stratégies pour que la mobilisation au service de l’entreprise continue bien évidemment de fonctionner à plein. Il démontre comment le recours au *storytelling*<sup>9</sup> dans la communication interne est constamment mobilisé à cette fin: “Le storytelling est censé assurer aussi bien une police des conduites qu’une pédagogie du changement”, dont le but est d’assurer à tout instant la mobilisation, l’engagement de tous les partenaires (salariés et clients, managers et actionnaires), dans l’aventure entrepreneuriale que les élites dirigeantes, entourées de consultants en storytelling management, ont écrite pour eux.” Dans ces scénarios, “le changement” est devenu le maître-mot.

Mais voyons d’abord ce qui caractérise ce nouveau régime, placé sous l’ère de la Start up, dans la question qui nous préoccupe: celle du rapport qu’opèrent entre eux notre manière de vivre le temps et ce genre d’activités sociales que le capitalisme nous a amenés à regrouper sous le vocable de travail. Le constat est clair : la distinction qu’opérait le fordisme entre temps de travail et temps de non travail, qu’il soit le temps du loisir ou le temps du chômage, tend à disparaître. Il n’y a plus que le “temps tout court”.

---

<sup>8</sup> En Belgique, près de 370 000 personnes sont en arrêt de travail “depuis plus d’un an”, alors qu’il y a près de 4 millions de postes de travail, près de 10% des travailleurs sont donc malades depuis 12 mois d’affiliée au moins : “RTBF via Belga - 26 mai 2017. Entre 2015 et 2016, le nombre de personnes en incapacité de travail de plus d’un an a augmenté de 5,5%, soit 36% de plus qu’il y a cinq ans, et 70% de plus qu’il y a dix ans, selon les chiffres 2016 de l’Inami relatés vendredi 26 mai, par L’Echo. En 2016, 366 293 travailleurs étaient en arrêt de travail de longue durée pour cause de maladie. Depuis 2006, ce sont 150 000 travailleurs de plus se retrouvant en incapacité de travail de plus d’un an. »

<sup>9</sup> Selon Christian Salmon, le storytelling pourrait se définir comme cet art d’inventer et de raconter des histoires, des récits, des narrations, qu’ont investi les gourous et autres spécialistes du marketing au service du capitalisme pour mieux formater les esprits des travailleurs, des consommateurs, des citoyens-électeurs.

Premier brouillage donc: pour un nombre exponentiel de salariés, le temps du loisir, qui correspondait aux temps conquis par plus de cent ans de lutte ouvrière, est devenu complètement assujéti à la valorisation capitaliste. Que ce soit sous le paradigme du travail en plateforme collaborative lucrative type Uber ou Deliveroo, du télé-travail, de l'intérim ou du régime des intermittents, techniciens, artistes ou pigistes, les limites du temps de travail non seulement s'estompent mais ce qui reste du hors travail lui-même se voit envahi par les impératifs productifs, et ce en échange de salaires qui se sont écroulés<sup>10</sup>. Il s'agit par exemple d'être callable à tout moment, de répondre dans l'urgence à la sollicitation du client qui a besoin d'une course de taxi, du patron qui a une surchauffe de commandes, du canard qui veut faire le scoop, il s'agit d'être prêt à y aller, d'être "top chrono". Il s'agit aussi pour la personne qui bosse en télé-travail de rentabiliser le maximum de trous dans son temps privé pour remplir au plus vite ses impératifs de commandes, quitte à mettre les enfants devant la télé ou à foncer les déposer à une activité ou l'autre, à user et abuser du "tout préparé" à réchauffer au micro-onde, à mettre en page un dossier d'affaires pendant que les pommes de terre cuisent ou que l'eau du bain déborde. Peu importe, il s'agit toujours de tenir les délais imposés par le donneur d'ordre. Mais ce qui est piégeux, c'est qu'il s'agit toujours de décider soi-même si "j'y vais ou j'y vais pas", nul ne vous contraint à dire oui, vous êtes la source de la décision, libre de refuser le client à conduire, la commande à livrer, le papier à écrire, l'intérim à assurer... Cela dépend juste de vous, de votre gestion du temps, de votre capacité à gérer votre autonomie dans le travail, à être entrepreneur de vous-mêmes, entrepreneur à la hauteur, ou non !, de vos attentes, de vos rêves, de vos ambitions, enfin d'abord de celles des demandeurs d'ordre, qui eux, n'attendent pas... Car, pour vous, il n'existe bien souvent pas d'alternative : pour Uber par exemple, il y a la voiture à payer (et elle coûte bonbon); les piges, elles, ne tombent pas du ciel, la concurrence est lourde, elle guette, elle rôde, elle est prête à bondir, à saisir toutes les "piges-pompier" qui passent<sup>11</sup>. Et il en va de même dans le monde du spectacle, où tout le monde est *top chrono* ici aussi ... Car tout refus vous mettra en bout du bout du tas, de la liste sans fin des "appelables", des élus potentiels.

Dans ces nouvelles formes de travail, qui sont loin encore d'être majoritaires mais ne cessent de s'étendre en Europe, il n'existe plus de temps libre: le temps est colonisé, les heures sont saturées alors même que les périodes de travail sont morcelées, fragmentées, avec des pics et des chutes, imprévisibles et incohérentes. Il s'agit pourtant de n'être jamais *off*.

Ce qui s'installe alors, c'est le temps de la peur et de la culpabilité. Peur d'avoir raté l'occasion qui aurait peut-être ouvert sur un CDD ou un CDI, le St Graal, peur d'avoir dit non pour une fois et d'avoir à le regretter lorsque s'approcheront la fin du mois et l'échéance des remboursements à payer. Le temps, toujours le temps, qui va trop vite. Culpabilité de n'être pas à la hauteur, culpabilité que la famille le paie, ou parce que d'autres à votre place auraient dit oui et qu'on ne le leur a pas proposé, à eux. "Peur et culpabilité, sont les deux passions stratégiques du gouvernement néolibéral des conduites."<sup>12</sup>

---

<sup>10</sup> Aujourd'hui, les jeunes espagnols qui, après des années d'étude, se retrouvent ainsi à survivre de petits jobs en petits jobs sont nommés les "mileuristas", ceux qui bossent pour 1000 euros/mois. En Allemagne, paradis du capitalisme moderne, 23% des salariés sont considérés par les économistes comme "mal payés".

<sup>11</sup> La pige-pompier, c'est la pige imprévisible et improbable, qui débarque au moment où on ne l'attend pas et où ça tombe mal évidemment, mais faut y aller, comme on va au feu, pas le temps d'hésiter.

<sup>12</sup> [http://www.cip-idf.org/article.php3?id\\_article=5783](http://www.cip-idf.org/article.php3?id_article=5783), p.7

Pour ceux qui ont un emploi à temps plein, voire un CDI, depuis le toyotisme, et son mythique “just in time”, ces “zéro stock, zéro délai”, l’exigence est connue et reste la même: être souple et adaptable aux temporalités et rythmes de l’entreprise, de ses commandes, de la vivacité des concurrents qu’il s’agit de prendre de vitesse, dans un environnement qui s’est mondialisé. L’entreprise post-industrielle, post-fordiste, est agile et furtive. Les valeurs qui gagnent, celles que porte et qu’inculque le new management, sont légèreté, rapidité, exactitude et visibilité. L’une des clés de voûte majeures : l’ajustement de la force de travail au plus près des fluctuations du marché. C’est pourquoi d’ailleurs, de même que le chômage technique ou pour raisons économiques, l’intérim a littéralement explosé ces dix dernières années : dans le top 10 des plus grandes entreprises de Belgique, toutes multinationales, le taux d’intérimaires, en équivalents temps plein, varie entre 53 et... 80 % du personnel <sup>13</sup> !

Mais le recours à l’intérim ou aux intermittents a aussi ceci d’intéressant, c’est qu’il permet peu à peu, en le généralisant au maximum, de créer sur ce mode spécifique de travail, avec ses propres réglementations, plus souples et plus flexibles, la norme qui prévaudra pour tout le monde, y compris ceux qui détiennent encore le CDI à temps plein, et s’y accrochent de peur de basculer eux-aussi dans ce précarat avec lequel ils se voient mis en concurrence. Tous les coups sont permis pour faire exploser l’écorce d’un régime chronotopique jugé rétrograde, conservateur, arc-bouté aux horaires fixes, aux vacances de juillet-août, aux bureaux personnalisés, aux fermetures des magasins les dimanches et jours fériés, aux plans de carrière en entreprises ou dans la fonction publique, bref obstacle majeur à la relance d’une économie nationale agonisante. Place au compte épargne-temps, au contrat de travail personnalisé, aux délais de licenciement rabetés, aux carrières sans frontières. Aux Etats-Unis, cela fait 20 ans que le salarié contemporain est devenu un mutant nomade : “Un jeune diplômé de niveau moyen doit s’attendre à changer d’employeur au moins douze fois dans sa vie professionnelle et de “profil de compétences” au moins trois fois, et les compétences qu’il ou elle utilisera à quarante ans ne seront pas celle apprises à l’école”<sup>14</sup>.

Danièle Linhart, sociologue spécialiste du management<sup>15</sup>, montre très bien comment, des call centers aux start-ups de l’innovation technologique ou au secteur bancaire en pleine mutation, ce qui prévaut désormais dans l’entreprise, voire dans la vie tout court du salarié moderne, c’est la fluidité, l’adaptabilité continue au changement. Mais ce qu’elle tend à expliquer est plus vicieux: la stratégie du “tout change tout le temps”- nouvelle consigne, nouveau protocole, nouvel environnement virtuel, nouveau programme bureautique, nouvelle disposition des bureaux, nouvel horaire, parfois même nouveau lieu de travail, dans une nouvelle ville - relèverait selon elle d’une stratégie consciente et voulue par un management qui, depuis Taylor et la mise sous surveillance des prolétaires dans des usines géantes construites en panopticon, ne s’est pas départi de son obsession paranoïaque : priver les travailleurs de toute maîtrise réelle de leur outil de travail et surtout des processus de production, pensant qu’en les désappropriant de ce pouvoir, il les empêcherait de voler du temps de travail, donc du temps de production rémunéré, “time is money”, et de dissimuler à leurs employeurs des possibilités réelles de gains de productivité. Aux salariés dès lors

---

<sup>13</sup> <http://ptb.be/articles/exclusif-dans-10-grosses-entreprises-plus-de-la-moitie-des-heures-sont-prestees-par-des>

<sup>14</sup> « The downsizing of America », Louis Utichell, The New York Times, 3 mai 1996, p.7-8

<sup>15</sup> Lire par exemple l’édifiant “La Comédie humaine du travail, de la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale”, La Découverte, Paris, 2015

d'accepter qu'ils ont juste, à tout moment, à se tenir prêts au changement désiré, à être en position de "départ soudain", à se tenir constamment "à l'orée de quelque chose"<sup>16</sup>. Délicats euphémismes pour nommer l'incapacité dans laquelle un nombre croissant de salariés sont mis de pouvoir maîtriser leur travail, acquérir les savoir-faire utiles à bien le faire et disposer du temps nécessaire pour y parvenir. Dans un tel cadre productif, où la qualité du travail en prend un coup, où la notion même de métier disparaît, la souffrance au travail s'installe, les corps craquent, l'âme est au cynisme et à l'impuissance : le burn out se répand<sup>17</sup>.

### Le temps "dispo"

Ce qui vaut pour celui dont le métier est de piaffer en attendant qu'on le sollicite, toujours prêt au "départ soudain", comme pour celui qui, installé en CDI, doit se montrer toujours prêt lui aussi au changement, prêt à changer de vitesse, de rythme ou même d'horaire, donc de temporalité, vaut aussi bien sûr pour celui que le marché du travail a renvoyé sur ces bancs de l'indignité, où l'on attend qu'un employeur vous sorte de l'ombre, de l'insignifiance, de l'invisibilité sociale. Qu'enfin vienne votre tour ! En réalité, *attendre* n'est plus vraiment le mot exact<sup>18</sup> désignant l'inoccupation du chômeur. Il est déjà loin le temps où l'armée de réserve s'installait tranquillement sur la banquette des réservistes, prête à être éventuellement appelée à l'heure de jeu. Dans le livre *Choming Out*, les co-auteurs ont cette belle image: "Aujourd'hui les réservistes doivent s'échauffer et "s'activer" en permanence, faire la démonstration le long de la ligne de touche de tout leur art et de toute leur rage de vaincre. Ceux qui jouent doivent sentir sur leur échine le souffle déterminé de leur remplaçant potentiel et sa niaque."<sup>19</sup>

Aujourd'hui, le maître-mot du "hors emploi" est "dispo". C'est d'ailleurs ce que les organismes de l'Emploi contrôlent. Pas cet art perdu de savoir se rendre disponible à soi-même ou à ses proches, à ses rêves ou à ses projets pas forcément professionnels - il n'y a pas que ça dans la vie, pourrait-on se dire-, bref au temps qui passe et à celui qui pourrait doucement venir, avec ses multiples devenir possibles... Non, ce qui est contrôlé, c'est la disponibilité... active, c'est-à-dire la capacité à se mettre en mouvement permanent soit pour chercher un job, soit pour faire pression sur ceux qui en ont un, en faisant montre d'une volonté farouche de les déloger de leur confort à durée indéterminée, soit pour se former utilement afin d'endiguer la nouvelle déferlante des métiers en pénurie. Disponible à travailler demain, à se rendre demain à un entretien d'embauche, à commencer demain une mise à l'essai gratuite, à donner demain des nouvelles à son coach de vie ou à celui de la couveuse d'entreprise ou plus banalement à son conseiller "aide à la personne" du Forem, à répondre demain à la convocation de son

---

<sup>16</sup> « Storytelling, la Machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits », Christian Salmon, La Découverte, Paris, p.94

<sup>17</sup> Au tout début des années 2000, une recherche-action menée dans quatre entreprises françaises montraient déjà très bien comment ce qui produisait le plus, et de manière transversale, la souffrance au travail tenait essentiellement à l'impossibilité pour les travailleurs de "bien faire leur métier," à cause des contraintes que le management impose à leur manière même de travailler: "Le travail intenable, résister collectivement à l'intensification du travail", sous la direction de Laurence Théry, La Découverte, Paris, 2006

<sup>18</sup> En 2012, le nouveau gouvernement qui se met alors en place en Belgique modifie l'intitulé des allocations de chômage dites "sur base des études", que l'on nommait couramment "allocations d'attente", en "allocations d'insertion".

<sup>19</sup> *Choming Out*, M. Monaco, Th Müller et G. Pascon, D'une Certaine Gaîté, Liège, 2013, p.46

assistant social du CPAS... Prêt, dispo, mobilisé, connecté. Sans l'être ni statutairement ni en terme de salaire, le chômeur contemporain vit sa vie comme s'il était toujours déjà en emploi.

Le temps "dispo" est un temps asservi, suspendu mais déjà perdu, aliéné, arraisonné à quai, en attente piaffante d'être employé. Aujourd'hui, le contrôle de notre temps par l'entreprise est largement sorti des murs de l'usine ou des bureaux, il est permanent, partout. Le temps nous est capturé... 24h sur 24. Le conflit de classe sur le temps n'est plus une affaire de temps d'emploi inscrit sur un contrat de subordination salariale, quel qu'en soit la nature, à temps plein ou à temps partiel, à durée déterminée ou indéterminée, il est affaire de sortie sans plus aucun compromis possible de l'injonction à valoriser du capital, à produire de la valeur marchande et à nous produire nous-mêmes comme marchandises, ce à quoi l'emploi, que nous l'occupions ou que nous soyons prêts à le faire... nous emploie, sans plus aucune fin ni limite spacio-temporelle.

#### **4. A la recherche du temps suspendu**

L'urgence est un mode de management éprouvé, théorisé, vérifiable qui a trouvé dans la modernité technologique ses outils nécessaires, des gsm et smartphones autorisant la connexion immédiate aux algorithmes transformant instantanément nos gestes en renseignements pour la machine à produire. Quel que soit notre domaine d'activité, nous devons tous travailler de plus en plus vite — et donc pour beaucoup d'entre nous, de plus en plus mal. Quel que soit notre niveau dans l'entreprise, l'urgence est devenue le premier commandement. On ne compte plus les morts laissés sur le bord de la route : le burn out est la maladie-reine des pathologies du rythme. Cette urgence au travail permet de produire plus, mais permet surtout de réduire à minima la marge d'autonomie du travailleur, comme aujourd'hui l'urgence faite État réduit les possibilités d'expression du citoyen sommé de se produire en silence, vite et bien. Nous vivons bel et bien en Etat d'urgence. Certains diront que nous aimons ça. Admettons, lorsque nous choisissons de nous-mêmes et pour nous-mêmes d'en goûter librement l'ivresse et la fatigue. Mais c'est du temps capturé dont nous parlons ici. Et de l'impératif de nous le réapproprier, nous qui ne vivons qu'une fois - il ne serait pas inutile de temps en temps de nous le rappeler - à charge après coup pour chacun de nous de choisir de le brûler ou de le déguster...

#### **Pour une éthique du temps**

Il ne s'agit pas de dire qu'il nous faut nécessairement apprendre à vivre lentement, que ce serait forcément bon, faisant du *slow* le nouveau mot d'ordre valable pour tous (*slow food*, *slow culture*, *slow job*, *slow cosmétique*, ...ou *cittaslow*, ville lente), même si tous sans doute nous gagnerions à savoir mieux ralentir, à savoir nous ennuyer, à savoir juste flâner, à savoir écouter notre respiration et notre digestion en train de se faire et de nous envoyer des signes à décoder, à savoir ne pas systématiquement nous rendre d'un point A à un point B par le chemin le plus court et le plus rapide. Il s'agit plutôt de défendre l'idée que si nous ne sortons pas de la marchandisation lucrative comme moteur de l'économie et de la production la plus rentable possible comme fondement de nos rapports sociaux, et particulièrement de ceux qui structurent nos activités de travail, la question du rythme auquel nous voulons traverser la vie et de l'importance en temps que nous voulons consacrer aux découvertes et aux rencontres dont elle nous offre l'opportunité de jouir ne se posera jamais. Enfin, jamais pour tout le monde... Et c'est bien là que se joue cette histoire irréductible de lutte de classe.

Il s'agit dès lors de pouvoir penser et revendiquer le bon temps comme un temps qui nous est légitimement bon de vivre, ce bon temps dont parlent les pensionnés que la vie de labeur n'a pas complètement ravagés et réduits à une activité thérapeutique quotidienne réclamée par un corps qui a trop souffert. Et si nous revendiquions la pension à 18 ans. Et si nous prenions de la pension ce droit inaliénable d'y aller *piam-piam*, de ne plus courir, de ne plus mettre notre corps hors limite, tout en ayant droit de tirage mensuel sur la socialisation de la valeur que nous produisons tous, valeur économique qu'aujourd'hui déjà contribuent à créer librement les retraités d'ailleurs, qui souvent « n'ont jamais tant travaillé » depuis que les impératifs productivistes leur ont lâché les basques.

Et si on prenait du fonctionnaire ce souci du bien commun, et de prendre le temps de le réaliser et de le sécuriser, souci pour lequel lui est attribué un traitement inaliénable, in-imputable à des impératifs mercantiles, mais imputé au grade irréversible de chacun, tout en sachant nous débarrasser, et du coup nous en passer, d'une hiérarchie pesante, contrôlante et imposée par le haut, celle qui, dans nombre d'administrations de services publics, annihile toute volonté de bien faire, toute envie créative, toute velléité d'engagement à servir le bien général.

Et si on osait apprendre de l'expérience accumulée du chômeur de longue durée, qui par dépit ou par choix, souvent après coup, a fini par comprendre tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de la maîtrise de son temps, en l'investissant librement dans une kyrielle d'activités utiles, souvent gratuites, coopératives, sans hiérarchie imposée et dont ils tirent souvent une gratification humaine incomparable. Lorsqu'il n'est plus déterminé par la nécessité de « gagner notre vie », notre temps étonnement prend une toute autre tournure, il devient temps partagé, temps inventif, temps goûté, temps certes mutant, dont ne sont exempts ni accélération ni frénésie - nous sommes de notre siècle ! nous aimons être activistes - mais temps pour partie, pour partie seulement peut-être mais pour partie quand même, autodéterminé.

Il manque trois choses pour faire du temps du chômage le laboratoire plus abouti de notre capacité à vivre et à partager un temps qui nous soit bon, individuellement et collectivement, en rupture avec le temps mauvais que l'on se fait voler à longueur de temps.

D'abord, que nous puissions nous libérer de la politique disciplinaire de la remise à l'emploi à tout crin, ou de sa version rétrograde que nous en proposent les plateformes collaboratives lucratives, en nous renvoyant à l'ère des marchands et de l'invisibilité ouvrière.

Ensuite, pouvoir bénéficier d'une allocation à laquelle serait attribuée un statut salarial et plus celui, soit libéral d'indemnité assurancielle pro-méritée par le versement personnel et préalable de primes, soit moral d'aumône charitablement (ou solidairement) concédée par ceux qui se lèvent tôt au bénéfice d'inactifs sans apport social. Le fait de considérer dorénavant l'allocation de chômage comme un salaire socialisé qui reconnaît au « hors emploi » sa contribution de facto au bien commun forcerait le corps social à revaloriser l'allocation au niveau du salaire minimum légal actuel. Devenant salaire reconnaissant une participation a priori à l'activité économique, l'allocation de chômage ne pourrait plus se voir imposer une limite dans le temps ni accoler une dégressivité au fur et à mesure du temps de chômage qui passe, ni voir son montant être déterminé en fonction des modes de vie personnels, seul, en couple ou en communauté. Une telle réévaluation, doublée d'une



inconditionnalité quasi totale comme c'était le cas avant le début de l'an 2000, aurait en outre l'intérêt de tirer l'ensemble des salaires « en emploi » vers le haut.

Enfin, il s'agirait de marginaliser progressivement cette économie qui aliène notre temps par la mise en œuvre progressive d'espaces de travail partagés, co-gérés, sans but lucratif, touchant tant aux arts, aux technologies nouvelles ou au *care* par exemple, qu'à l'artisanat ou à l'agriculture, inventer des sortes d'entreprises en transition, conçues sur le modèle de la « co-propriété d'usage », et devenant à terme le terreau d'une slow économie, respectueuse des rythmes, des passions et des équilibres propres à la nature vivante.

Au cœur d'une intenable société *top chrono*, inventer une nouvelle manière de faire travail, et donc de se rapporter au temps social de la production de nos moyens communs d'exister, est donc possible. Des germes existent et peuvent éclore si nous sommes capables de nous battre pour que leur soient offertes les possibilités de mûrir à leur rythme, sous serre si nécessaire. C'est là une perspective politique majeure, qui certes ferait rupture avec les résistances de l'ancien monde où, au cœur de l'emploi, le mouvement social cherchait avant tout à se ménager du « temps libéré » sans toucher réellement à l'obligation du temps contraint de la subordination salariale, mais cette nouvelle approche ne jetterait par pour autant le bébé avec le bain. Au contraire, elle en prolongerait certaines des conquêtes respectables, celles qui surent tirer le meilleur parti possible d'un régime d'existence chronotopique qui lui fut imposé pendant près de cent ans, comme la notion de salaire attachée à vie à la personne (et non à son poste et à son rendement) et celle de socialisation de la valeur ajoutée (comme le furent les multiples formes conquises de prestations sociales accordées sans validation en échange d'un travail productif avéré et mesuré : allocation de chômage, allocation familiale, pension, congés payés).

Le régime chronotopique est aujourd'hui à bout de souffle, mangé par un monde *top chrono* qui le prend de vitesse et le laisse désarmé. A nous d'opposer à notre tour à ce nouveau régime prédateur un antagonisme percutant et pertinent. Il y va de notre temps.

### **Eloge de la patience**

L'Etat d'urgence ne peut pas durer... ça craque, un nouveau monde cohabite dans un "déjà là" naissant, avec un ancien monde en perdition. Les brisures se font. Les plus emblématiques, mobilisatrices d'une jeunesse en recherche et en rupture, en quête de vivre avec son propre temps, coopératif et écologique, ont pour nom la ZAD, zone autonome à défendre, mais elles pourraient tout aussi bien s'appeler des ZAC: zones autonomes en création. Elles fleurissent, en France, en Italie, en Belgique et en Espagne, en ville comme à la campagne ! Quand cette jeunesse descend dans la rue, le vieux monde la bloque à coups de nasses ou il anticipe la casse, cherchant à l'assigner à résidence, à l'immobiliser ... à coups d'états d'urgence. Le vieux monde n'a plus que cette seule stratégie: figer le temps de la révolte, le repousser, gagner du temps. L'enrichissement inqualifiable des riches est peut-être l'expression de la peur : il approche, le temps de leur fin; alors, ils accumulent des sommes indispensables pour assurer le luxe de leur temps futur, celui où ils seront boostés hors des affaires de ce monde, de sa direction, de sa respiration.

Le vieux monde craque. Prenons le temps de nous y préparer. De nos expériences, nous savons déjà une chose: lorsque nous nous mettons à travailler, à ouvrir un fablab, un centre

social ou un dispensaire de soins gratuits, à monter une radio, une pièce de théâtre ou un concert, à préparer une manif ou une occupation, à bêcher et à ensemercer un potager collectif ou à rénover une maison communautaire, à occuper une zone agricole commune ou à rénover un éco-village, nous n'avons besoin ni de manager qui organise notre maximale productivité, ni de coach qui booste notre motivation à travailler, ni de chronométrateur ou de pointeuse qui marquent le temps de production attribuable à chacun, ni d'évaluation et de comparaison de nos performances respectives. Tout cela serait-il excédentaire à notre manière naturelle de nous mettre à agir ensemble, de nous rapporter au temps de l'agir commun ? Sans doute. L'expérience tend en tout cas à le démontrer.

Pour autant, le temps du travail collectif (ou de l'action collective tout simplement) ne nous est pas donné. Il n'a rien de naturel<sup>20</sup> pas plus qu'est naturelle notre capacité à jouir individuellement du simple temps qui court ou qui traîne, qui subjugué, qui envahit de désirs, qui caresse, qui repose et fait poésie de notre vie. Le temps du libre travail collectif se conquiert. D'abord parce qu'il nous faut l'arracher au temps productif auquel on nous aliène, coincés dans des plans de carrière auxquels nous ne souhaitons plus être assignés ou projetés dans une frénésie, à la fois consumériste et productiviste, auto-destructrice, dont nous voulons nous évader. Mais la conquête est aussi difficile parce que, dès lors que nous voulons "faire groupe", vivre du temps collectif, librement, coopérativement, horizontalement, nous balbutions. Alors il nous faut suspendre le temps, nous autoriser le temps d'apprendre, d'échouer d'abord, sans nous décourager et surtout sans nous déchirer, puis de recommencer, autrement, différemment, en dégageant le meilleur et en inventant le nouveau, tisser lentement, pour nous et pour tous ceux qui comme nous veulent reprendre collectivement prise sur leur temps d'existence, une culture des précédents, qui nous fera à tous gagner du temps, gagner la guerre pour le temps. En sachant que la patience est notre arme, que seule cette vertu peut nous libérer des passions tristes qui cultivent notre impuissance, parce qu'elle nous permet de prendre recul pour voir comment ça marche entre nous ces histoires de temporalités, de rythmes, d'écologies des pratiques, de nous amuser à apprendre de nos difficultés et de percevoir dans chaque acte que nous posons pour nous libérer, même si nous semblons échouer, la force déjà là de notre émancipation collective.

---

<sup>20</sup> C'est ce que montrent très bien des ouvrages telles que "Femmes, Magies et Politiques", de Starhawk (Ed. Les Empêcheurs de Penser en Rond, Paris, 1997) ou "Micro-politique des Groupes, Pour une Ecologie des Pratiques collectives", de David Vercauteren (Ed. Les Prairies Ordinaires, Paris 2011), qui en plus ouvrent des pistes d'expérimentation qui dépassent le simple constat des difficultés auxquelles les groupes "alternatifs" se confrontent presque systématiquement.